L'AMI DU CLERGÉ

Mgr F.-M. CATHERINET, Directeur
Chan. R. DESVOYES, Codirecteur

N° 27. — 3 JUIL. 1958
68e ANNEE — (7e Série)

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Les écoles en Amérique espagnole. — II. Les canuts de la Croix-Rousse. — III. Découverte du palais de Nestor. — IV. Le grand Milosz. — V. L'espion atomiste Fuchs. — VI. Pôle sud et maux de dents. — VII. Expérience d'explosion souterraine. — VIII. Ballanche. — IX. Actualité du fédéralisme. — X. La fertilité des déserts. — XI. Les « chasseurs de têtes ».

I

Les écoles en Amérique espagnole

C'est avec joie que nous souhaitons ici la bienvenue à la nouvelle Revue qui a pour titre — un peu long — *Essais et Documents du Centre d'Etudes et de Recherches de l'Enseignement catholique*. Par abréviation, il est vrai, on l'appelle le C.E.R.E.C. La revue est publiée au 25, rue du Plat, à Lyon, c'est-à-dire au siège des Facultés catholiques. Le premier numéro est précédé d'une brève Préface de Mgr Blanchet, recteur de l'Institut catholique de Paris, qui endosse la paternité de l'idée de la revue. Il s'agit de remonter aux sources profondes de notre enseignement catholique, de dire ses principes, ses espoirs, ses succès, ses luttes. Les maîtres de l'enseignement chrétien ont besoin qu'on les entoure, qu'on les encourage, qu'on les approuve et, au besoin, qu'on les critique. « L'opinion catholique, écrit Mgr Blanchet, se contente trop souvent de se défendre, de se plaindre, et de revendiquer. Ayons donc la fierté de ceux qui ont raison... »

En tête des articles de ce premier numéro, nous trouvons une très solide étude de base intitulée : *L'Enseignement chrétien dans la tradition de l'Eglise*, par le chanoine Sage, des Facultés catholiques de Lyon. Vient ensuite une analyse très élogieuse du livre récent de Dom Leclercq : *Y a-t-il une culture monastique*, par l'abbé Hocquard, des mêmes Facultés. Mais nous voudrions nous arrêter particulièrement à l'article de l'abbé Roulier, toujours des Facultés catholiques de Lyon, sous ce titre : *Evangélisation et Education dans les Missions catholiques de l'Amérique espagnole, au XVIe siècle.*

C'est un fait historique certain que les missions d'Amérique furent immédiatement marquées par la création de très nombreuses écoles. Tout prouve que ce fut là « un procédé systématique ».

« Une pratique si répandue, note l'auteur, des fondations si nombreuses et si précoces, le souci constant manifesté pour elles à travers les correspondances officielles, tout cela semble bien établir que l'école est considérée comme un moyen normal, sinon préférentiel, d'évangélisation. »

Tout de suite, en effet, c'est-à-dire dès 1523, au Mexique où ils étaient arrivés la même année, les Franciscains fondent la première école. La seconde suit de près. Après 1530, les créations se multiplient. Un rapport fait à Charles-Quint en 1557 parle de 120 écoles ! Dans les autres colonies espagnoles, le mouvement est un peu moins rapide, mais il existe néanmoins très clairement. « Vers 1570, donc, au Mexique, plus tard au Pérou, chaque centre religieux possède une école, les grandes villes plusieurs... »

Quelle était donc la raison de cette méthode évangélique ? Il est sûr que les missionnaires cherchent avant tout le salut des âmes. Ce qu'ils veulent, c'est « faire des chrétiens ». On comprend sans peine que pour cela, il faut instruire, il faut « catéchiser ». Et cela se fait à l'école. Mais cela explique-t-il tout ? Evidemment non, car si les missionnaires voulaient seulement « catéchiser », ils n'auraient pas eu à introduire dans leurs écoles « l'arithmétique dans le primaire, les auteurs païens et la médecine indienne dans le secondaire. »

On pourrait supposer que les missionnaires se sont dit qu'ils atteindraient plus facilement les adultes en s'occupant beaucoup des enfants. Mais avec ces explications, on ne va pas encore au fond du problème. Sûrement les missionnaires ont vu autre chose. La culture classique même païenne, le patrimoine culturel local ont eu à leurs yeux une valeur propre et une valeur d'évangélisation. Ils veulent créer une civilisation. Ils veulent introduire les Indiens dans un cercle nouveau de pensées et d'habitudes. Ils garderont du passé local ce qui est valable ; mais ils feront entrer leurs ouailles dans la « famille humaine universelle » telle qu'ils la conçoivent. Notons bien : famille universelle, et non pas *famille espagnole !* Le missionnaire se méfie du conquistador, du colon avide et tyrannique.

Au Mexique surtout, il veut à tout prix protéger les Indiens des exemples et des conseils néfastes des conquérants. Il entend remonter à la chrétienté primitive, dans sa simplicité, sa ferveur, sa foi. Les théologiens et juristes espagnols ont reconnu avec force aux Indiens tous les droits de la personne humaine. Il s'agit donc pour les missionnaires de créer des communautés possédant une organisation juridique et sociale, une assise économique et une vie spirituelle capables de se suffire et, au besoin, de se défendre. Au Mexique, ce sont les missionnaires qui ont été les instigateurs de cette « politique » apostolique. Au Pérou,

ils l'ont au moins favorisée de tout leur pouvoir, s'ils ne l'ont pas créée. Partout, ils ont eu l'espoir de voir apparaître, parmi les couches sociales supérieures, des types humains accomplis, et, chose plus désirable encore *des possibilités de vocations religieuses ou sacerdotales*. L'école était, dans leur esprit, destinée à faire naître des cadres sociaux indigènes. Par les chefs bien christianisés, ils se sentaient sûrs d'avoir la population entière.

Les écoles établies par eux seront donc des écoles de type varié, mais fondées sur un programme largement humain. Le christianisme, en effet, ne détruit pas la nature, mais l'achève et la couronne. En toute hypothèse, il serait absolument faux de penser que l'école, dans les missions américaines espagnoles, soit liée à l'enseignement catéchistique. Assurément, le catéchisme, à tous ses degrés, est au premier rang, qui est le sien. Mais l'enseignement y revêt toutes les formes que nous connaissons aujourd'hui. Il y a, pour le peuple, un programme très élémentaire, mais les fils de chefs et de notables sont davantage poussés. Auprès de l'école que nous appelons primaire, on remarque dès le début des écoles *techniques*.

Les Franciscains se sont ici particulièrement distingués. L'histoire doit garder le nom de leur frère convers *Pierre de Gand*. C'était lui qui avait fondé la première école, celle de 1523, à Mexico. Il y avait réuni jusqu'à 1.000 élèves ! Et non content de leur apprendre à lire et à écrire, « il leur apprit tous les métiers, car il n'en ignorait aucun » ! Bien plus, il n'hésita pas à admettre dans ses ateliers les adultes portés de bonne volonté, à côté des enfants. Et il ne fut pas le seul. On signale une école de céramistes à Puebla, une grande école d'apprentissage tenue par les Augustins à Mexico. A Cuzco, les missionnaires sont à l'origine d'une célèbre école de peinture. Dans les réductions paraguayennes l'instruction technique sera généralisée et loin d'être réduite à des travaux pratiques prendra la forme d'enseignement théorique.

« Les raisons d'un tel effort sont morales et sociales : initier à la valeur morale comme au travail par le christianisme, permettre la stabilité de la société en assurant un métier à ses membres, satisfaire aux besoins économiques du pueblo pour assurer son indépendance par rapport aux Espagnols. »

Enfin, au sommet de cette organisation admirable se situent des collèges d'humanités. Il en est question dans nos sources, dès 1525 pour le Mexique.

Tout cela respecte les situations sociales, non par esprit de classe, mais par réalisme en face de la composition et de la hiérarchie de la société indigène. Et cet enseignement prépare les cellules chrétiennes adultes que l'on espère voir naître.

Malheureusement, les espoirs que l'on avait conçus ne se réalisèrent pas entièrement. Les plus graves désillusions viendront couronner de si beaux efforts. Les Indiens ne se prêteront pas à ce que l'on attend d'eux. Les vocations sacerdotales seront pratiquement impossibles, en raison du célibat ecclésiastique à observer. On aura été trop vite, en voulant obtenir en une génération ce qui en aurait demandé plusieurs ! Une médiocrité générale s'établira. L'Indien s'engourdira au lieu de s'éveiller. Il sera donc, par sa faute, de plus en plus traité en être inférieur. Mais au moins, il aura survécu, ce qui ne sera pas le cas en d'autres colonies travaillées selon d'autres méthodes.

Il reste — et c'est beaucoup — que « l'école a été conçue en Amérique... comme un grand moyen d'évangélisation et que, de l'aveu de témoins qualifiés, elle a atteint ce but », en dépit d'un certain décalage entre ce qu'on désirait et ce que l'on réussit à obtenir. Conclusion de l'abbé Roulier :

« Et quand bien même d'ailleurs leur échec eût été total, tous ces « chers professeurs » ont sauvé l'honneur du christianisme et de l'Europe : alors est-ce un échec ? »

II

Les canuts de la Croix-Rousse

C'est pour fêter à sa manière le bimillénaire de Lyon que M. Joseph Folliet publie dans *Miroir de l'Histoire* de juin 58 une étude qui est bien de lui : « *C'est nous, les canuts* ». Il y rappelle que son grand-père était canut et que son père, montant d'un degré, devint « fabricant », promotion suprême dans la hiérarchie « soyeuse », ce qui veut dire qu'il ne fabriquait plus, mais qu'il était le patron de ceux qui fabriquaient. Les fabricants, c'étaient les « canuts ». Ce nom est entré dans l'histoire par les révoltes de 1831 et de 1834.

Ces révoltes sont assez mal famées, dans nos manuels. Et pourtant comme on se les explique ! Ce fut une révolte de la misère. Le canut gagnait 18 sous pour 18 heures de travail ! Comment vivre à ce tarif ? Cette situation lamentable était d'autant plus dure à supporter qu'elle succédait à une période où les canuts avaient largement gagné leur vie. Conduits par les « maîtres-canuts », hommes sages et de bon conseil, les membres de la « canuserie » prirent contact avec le patronat, c'est-à-dire avec les « fabricants ». La canuserie demandait un « tarif » fixé par entente corporative. Les patrons se montrèrent compréhensifs. Le tarif demandé fut, après débat, accepté de part et d'autre, avec la bénédiction du préfet. Mais il se trouva, dans la « fabrique », une minorité de patrons récalcitrants qui firent échouer l'accord, en faisant appel au gouvernement de Paris. Or, à Paris, on ne fut pas fâché d'avoir une occasion de mater une ville qui passait pour rétive et en tout cas hostile au régime qui venait de s'instaurer, en 1830. D'autre part, une entente obtenue par un débat régulier entre ouvriers et patrons parut une entorse grave au libéralisme économique alors dominant.

Le gouvernement de Louis-Philippe refusa donc d'approuver l'accord intervenu à Lyon. C'est alors que les canuts désespérés passèrent à l'action directe. On les vit descendre de la Croix-Rousse et de Fourvière en brandissant le drapeau noir qui portait la sinistre devise restée fameuse : « *Vivre en travaillant ou mourir en combattant* » ! La révolte fut réprimée sans pitié, et le sang coula sur les pentes de la Croix-Rousse, sang des canuts mais aussi des soldats.

L'émeute de 1831 avait eu de nombreux précédents, depuis la « Grande Rebeyne » de 1529. Lyon avait été, sous l'Ancien Régime, l'un des points de France où les conflits sociaux avaient le plus souvent éclaté et avec le plus de violence. Les répressions de 1831 et de 1834 ne rétablirent pas entièrement le calme. En 1848, les « Voraces » recrutés surtout parmi les canuts, devaient faire parler d'eux en bien et en mal. En 1871, Lyon — et surtout la cité canuse de la Croix-Rousse — connut une sorte de « Commune » à la manière de celle de Paris. Et pourtant, il reste certain que les émeutes de 1831 et de 1834 furent dépourvues de caractère politique, malgré les efforts faits à gauche ou à droite, pour les annexer. Dans l'ensemble, en dépit de certains excès des « Voraces » en 1848, les canuts ne se montrèrent pas anticléricaux non plus. Les partisans de l'ordre reprochèrent même au « curé de la Croix-Rousse » de sympathiser avec l'émeute, en 1831 et 1834. Plus tard, en 1848, le curé de la Croix-Rousse, l'abbé Nicod, se révéla un partisan acharné de cet imposteur qui se faisait passer pour Louis XVII et avait pris le nom de « baron de Richemont ». On a de lui des lettres incroyables à ce sujet ! Mais rien ne prouve qu'il ait fait beaucoup d'adeptes dans sa paroisse qui réunissait alors toute la Croix-Rousse et groupait par conséquent la presque totalité des « canuts ».

Ceux-ci, dans l'ensemble, pensaient moins au socialisme qu'au *corporatisme.* Ils forment une population laborieuse, aussi artisanale qu'ouvrière et pénétrée de traditions « compagnonniques ».

Mais en somme, ces canuts, d'où tiraient-ils leur nom ? Il vient évidemment du latin *canutus,* mais en français cela devait donner : chenu. *Canutus* est une forme populaire de *canus* — à cheveux blancs. Mais pourquoi les ouvriers en soie ont-ils pris ce nom ? Quand l'ont-ils adopté ou le leur a-t-on donné ? Nul n'en sait rien. Au XVI^e siècle l'ouvrier en soie se nommait tissotier ou tussotier. Les canuts entraînaient dans leur sillage tout un monde d'autres travailleurs : les dessinandiers — ou dessinateurs en soieries — les metteurs en carte, les metteuses en mains, les ourdisseuses, les dévideuses, les remetteuses et les tordeuses. A quoi il faut ajouter : etc., car on est sûr d'en oublier. Le maître-canut était un tâcheron, travaillant librement chez lui, à la tâche, au compte d'un « fabricant », qui, comme nous l'avons dit, ne fabriquait rien. Le maître-canut à son tour, employait, à domicile des salariés. Il n'était pas un prolétaire au sens proprement dit du mot. Il avait son chez soi, son intérieur, son personnel, ses instruments de travail.

A Lyon, les canuts étaient primitivement groupés à la Croix-Rousse, qui n'était pas à l'origine un arrondissement de Lyon, mais bien une commune indépendante, comme Villeurbanne aujourd'hui. Mais la canuserie, comme l'eau qui bout, débordait largement de la Croix-Rousse et montait à l'assaut de Fourvière, par le Gourgillon. « On voit donc que l'antithèse de Michelet entre la Croix-Rousse, colline du travail, et Fourvière, colline de la prière, est forcée ». Et cela d'autant plus que si Fourvière comptait de nombreux couvents, il n'en manquait pas non plus à la Croix-Rousse. La canuserie n'était pas même absente du centre de la cité lyonnaise, et notamment du quartier de Grôlée où le P. Chevrier commença son apprentissage de la sainteté en tournant les « canettes » de sa mère.

Et d'où venaient à Lyon tous ces canuts ? De tous les pays d'alentour, c'est-à-dire des Monts du Lyonnais, du Forez, de l'Ardèche, du Dauphiné, de la Savoie, même quand elle n'était pas encore française.

Les montagnards du Lyonnais arrivaient à pied, avec de la paille dans leurs gros sabots. Tous venaient chercher à Lyon la fortune ou la mort. La fortune, cela arrivait parfois. Mais plus souvent c'était la pauvreté, la misère, et très vite la mort. Chaque année, beaucoup de petites « apprentisses », comme on les appelait, surmenées et mal nourries, s'en allaient « de la poitrine ».

Tous ces campagnards transplantés prenaient le teint, l'accent et le langage lyonnais, — le teint blême, l'accent traînard et nasillard qui fait un sort à chaque syllabe et prolonge les pénultièmes. En outre, tous adoptaient une langue spéciale toute farcie de « lugdunismes » — ou « lyonnaisismes », comme dit Joseph Folliet — et toute imprégnée de proverbes où se traduisait la sagesse pratique du pays et du métier.

L'article de Joseph Folliet s'achève par l'étude amusante de la vraie famille canuse, vivant au bruit du fracas des métiers — *bistanclaque pan* — sous la haute direction du maître-tisseur. Mais cela, hélas ! ne se résume pas. Et pourtant quel pittoresque et quelle saveur !

III

Découverte du palais de Nestor

Quelle n'est pas la puissance magique d'un poète de génie ! Parce qu'Homère a parlé, il y a bien des siècles, du « sage Nestor », notre génération s'intéresse encore à ce personnage à demi-mythique. Et l'archéologue américain Carl W. Blegen, de l'université de Cincinnati, est tout fier et heureux de nous raconter, dans *Scientific American* de mai 1958, comment il a découvert, récemment, le palais du roi Nestor.

A vrai dire, le nom de Nestor n'a été rencontré nulle part, dans les fouilles qui ont abouti à la découverte de ce palais. Mais comme on savait déjà, par de nombreux exemples, que les chants inspirés d'Homère reposent sur un fonds d'histoire, on est fondé à voir dans le palais retrouvé la demeure du roi qui accueillit, selon l'*Odyssée,* Télémaque, le fils d'Ulysse, quand il partit à la recherche de son père.

Ce roi Nestor avait pour capitale Pylos. Cette cité occupait le sommet plat d'une colline, située à 6 km de la côte sud-ouest de la Grèce, en face de l'île Sphactérie.

En réalité, tout souvenir de la Pylos de Nestor avait disparu. On se demandait où il fallait la chercher. M. Carl W. Blegen, auteur de notre article, fut chargé de faire des fouilles, par l'université de Cincinnati, dont il faisait partie. Il entra en relations avec M. Kourouniotis, directeur des Services archéologiques de Grèce et se mit

avec lui en quête de quelque site propice aux découvertes. Leur attention fut attirée sur la colline appelée Epano Englianos. Il y avait là, de toute évidence, un promontoire d'où il était possible de surveiller à la fois la mer toute proche et les plaines du voisinage. Là peut-être avait pu s'établir un roi. Les premières fouilles aboutirent à quelques trouvailles de médiocre importance. Les gens du pays soutenaient qu'il y avait eu en ce lieu un établissement romain. Mais ils croyaient, eux, qu'il y avait tout autre chose. Effectivement, ils rencontrèrent des fragments de poterie qui étaient nettement de l'époque mycénienne. La confiance des chercheurs en fut accrue. Bientôt il fut évident qu'ils avaient deviné juste. Les premiers coup de pioche en profondeur mirent à jour des murs ravagés par le feu avec des traces de fresques, des stucs, et une grande quantité de poteries antiques. Et ce qui fut plus révélateur encore, ce fut la découverte de plusieurs tablettes d'argile portant des inscriptions en cette écriture pré-hellène qu'on appelle « Linéaire B » et dont on a, depuis lors, en 1952, découvert le secret. On poursuivit de plus belle et en quelques jours des centaines de ces mêmes tablettes furent trouvées. On était donc tombé sur des archives antiques.

Ce fut avec de vastes espoirs que l'on acheva la campagne de fouilles de 1939. Mais la guerre arrêta tout. En 1952, il fut possible de reprendre les travaux. Constantin Kourouniotis était mort dans l'intervalle. Ce fut donc l'équipe américaine de Blegen seule qui se mit à l'œuvre. Les fouilles nouvelles, qui ont duré six ans, ont été couronnées d'un plein succès.

Qu'a-t-on trouvé ? Un magnifique palais, détruit vers l'an 1200 avant J.-C., c'est-à-dire par l'invasion dorienne, et livré aux flammes. A la différence des autres palais de la même époque : Mycènes et Tirynthe, le palais de Nestor n'a jamais été ni relevé ni remplacé par d'autres constructions. Il s'ensuit qu'on se trouve là en face des restes les mieux conservés de l'époque mycénienne.

On a pu reconstituer le plan complet du palais de Nestor. C'était une royale résidence de dimensions respectables. Télémaque qui, selon l'*Odyssée*, y fut reçu si aimablement, dut en admirer les charmes, les beautés, les commodités. On y voyait deux étages, ou plutôt un rez-de-chaussée et un étage. A chaque niveau, on comptait plus de 60 pièces ! On veut dire par là des unités distinctes dans l'appartement : cours, porches, corridors, escaliers, chambres et pièces à provisions. En outre, à très peu de distance du palais, se trouvait une annexe qui semble bien avoir été un palais plus ancien, dont on se servit, après la construction du nouveau, pour les usages de la domesticité. Le palais dans son ensemble couvre une surface de 110 mètres de long sur 60 de large.

Il a été possible de donner à chaque partie du rez-de-chaussée sa destination première. On entrait au palais par un passage couvert appelé propylée donnant sur une porte centrale. De cette porte on passait dans une belle cour. En avançant, on rencontrait un portique ouvrant sur un vestibule. Et de ce dernier on passait dans la très vaste salle du trône. Celle-ci mesurait 10 mètres de large sur 13 de long. Au centre se dressait un foyer circulaire très large, puisqu'il avait près de 4 mètres de diamètre. Au-dessus de ce foyer, une cheminée en terre cuite était destinée à canaliser la fumée vers le toit. Le trône du roi était sur le côté droit de la salle, adossé au mur. On ne l'a pas retrouvé mais le soubassement placé là en indiquait la place sans aucun doute. On peut se figurer qu'il était analogue au trône mycénien de Minos découvert à Knossos en Crète. La salle du trône était brillamment décorée de fresques aux vives couleurs sur toute l'étendue des murs. Le pavement était formé de mosaïques agréables et variées. Chose curieuse, sur une partie de ce pavement on a retrouvé la représentation d'un poulpe à huit pieds et on a des raisons de croire que le poulpe ou *octopus* était l'objet d'une certaine vénération à la cour du roi Nestor. Il joue en effet un rôle important dans la décoration du palais.

Sur les côtés, se trouvaient de nombreuses pièces à usage utilitaire : offices, antichambres, salles à provisions, salle de bain. Dans un angle se trouvait toute une série de pièces que l'on a des raisons de croire avoir été l'appartement particulier de la reine et de sa suite. Là aussi, dans la salle principale, se dressait un foyer en pierre, moins grand que celui de la salle du trône, mais destiné comme lui à donner en hiver la chaleur nécessaire à tout l'appartement.

C'est dans deux petites pièces de devant que l'on a découvert plus de 1000 tablettes d'argile, avec l'écriture *Linéaire B*, dont Michael Ventris a pu réaliser le déchiffrement. Il semble que ces tablettes contiennent principalement des notes de dépenses, des listes de personnes, des inventaires de diverse sorte. Nestor et ses successeurs ont dû être de bons administrateurs, car leurs archives étaient bien tenues et leurs comptes en règle.

En fait de meubles, on n'a guère retrouvé que des poteries en très grand nombre — plus de 6.500 pièces de toute dimension et de toutes formes, dont beaucoup parfaitement intactes. La revue en reproduit une dizaine. Ce sont des coupes à boire, à une ou deux anses, des plats, des amphores, des marmites à cuire, etc.

Des salles spéciales servaient de celliers pour les provisions de vin et d'huile.

Au total, on a l'impression d'un luxe simple, mais élégant, distingué, pratique et riche. Et l'on aime à se figurer ce que pouvaient être les réceptions dans ce palais, il y a quelque 3.000 ans. Nul doute que Télémaque ait pu être enchanté de la délicate hospitalité qu'il reçut en ce lieu.

IV

Le grand Milosz

Un grand poète nous a conduits à Nestor. C'est d'un autre poète que nous allons parler, mais d'une date bien plus récente qu'Homère. Et il s'agit d'un poète encore en grande partie méconnu. C'est André Blanchet qui nous le présente dans les *Etudes* de juin 1958, sous le titre : *Le destin bizarre du grand Milosz*.

L'article débute par ces lignes évocatrices :

« En 1939 — il n'y a pas vingt ans — on enterrait, au cimetière de Fontainebleau, un inconnu : un des

poètes les plus vrais, les plus hauts de notre langue et de toute langue. L'un des plus exigeants, l'un des plus complètement ratés. Mais raté comme Nerval et Baudelaire, comme Rimbaud et Verlaine. Comme Van Gogh. Pardon Milosz ! Vous êtes de ceux que la France ignore jusqu'à leur dernier souffle, pour se parer ensuite de destinées d'autant plus touchantes que plus tragiquement méconnues ; de ceux qu'elle n'entend pas de leur vivant et qu'elle ne cesse plus d'écouter. »

Quand un critique de la taille d'André Blanchet vous dit cela, comment ne pas s'émouvoir ? Et il a raison. On ne peut pas lire dix pages de Milosz sans être ravi, enthousiasmé. C'est beau, c'est puissant, c'est profond, c'est pur de forme et de style, c'est magique pour tout dire. Un autre poète très grand et très méconnu, Armand Godoy, a dit de lui sans ambages :

« O. V. de L. Milosz est l'un des plus grands poètes de notre temps. La critique officielle l'ignore comme de juste. Les *ânes de Leipzig*, qui bafouaient Beethoven, ont la vie dure, et l'*Air de trombone à coulisse* de Saint-Pol-Roux est toujours d'actualité. »

Entrons donc avec André Blanchet dans la société de Milosz. Qui était-il ? Il naquit le 28 mai 1877 à Czereja — Mohilew — en Lithuanie et il devait représenter son pays en France, comme diplomate de 1919 à 1926. Depuis sa jeunesse, il connaissait Paris. Ses parents, des boyards immensément riches — 30.000 hectares de terres — l'avaient déposé dès l'âge de 12 ans, à Paris au lycée Janson-de-Sailly. Ils ne s'aimaient pas et ne l'aimaient pas. Il le sait, il le sent, il souffre d'être privé d'amour. Toute sa vie, il cherchera l'amour, jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'unique Amour. Car, en lui une flamme inconnue existe. Il a le don ! Il veut écrire et il sait le faire. Mais quelle tristesse dans ses premiers essais :

« Soyez la bienvenue, solitude, ma mère.
Vous m'avez nourri d'humble pain noir et de lait et de miel sauvage...
Car je n'ai jamais eu, O nourrice, ni père ni mère ! »

Traduisons : Je me sentais différent des autres, un loup que rien n'apprivoise ! Il se sent dépaysé dans la vie. Il se voit « comme un monstre enfanté par une mère inconnue et horrible » dont il recherchait partout la trace sans la trouver. Il n'arrivait pas à comprendre cette aisance, cette insouciance, cette légèreté de la plupart des autres en face de la vie. Tous avaient l'air d'y croire, à la vie. Et lui, pourquoi donc ? Il ne pouvait pas en faire autant ; il est tourmenté de l'angoisse d'être ; il ne sait où se situer !

Il fréquente — très peu de temps, car ils le dégoûtent vite — les cafés littéraires : le *Vachette*, la *Closerie des lilas*, où se disputent et jacassent les théoriciens de l'école symboliste et de l'école romane. Seul, Oscar Wilde a deviné le génie du jeune taciturne : « Voilà Moréas — le Poète. Et voici Milosz — la Poésie », déclare-t-il un jour. A 23 ans, Milosz donne son premier recueil : *Le Poème des Décadences*. Mais bientôt il se détourne des esthètes qui l'ont déçu. Il se tourne vers les simples, les petites gens de la rue, qu'il remarque dans Paris, le vitrier, la vieille vendeuse de poissons aux Halles, l'homme au tablier bleu, etc.

Il erre à son tour, il aime la solitude des berges de la Seine et des terrains vagues. Il tourne autour d'une église. Mais il n'y entre pas encore. Son père, « athée acharné », se méfiait des prêtres et ne l'a fait baptiser qu'à neuf ans. Au lycée, il a puisé « la plus naïve et la plus brutale libre-pensée », dit-il lui-même. Il semble qu'il ait été tout pénétré de ce scientisme dont Barrès et Claudel nous disent qu'on le proposait couramment aux élèves des lycées comme un substitut du christianisme. Et comme à beaucoup cela ne pouvait suffire, un certain nombre se jetaient dans la théosophie, ou dans l'occultisme. Milosz est l'un d'eux. C'est aux philosophes et aux théosophes qu'il demande la clé du mystère des choses. Dans le même temps, il voyage, il voyage beaucoup : Lithuanie, Allemagne, Autriche, Angleterre, Italie, Espagne, Afrique du Nord. De 1902 à 1910, il collectionne les paysages et les types humains.

Il publie en 1910 *L'Amoureuse initiation*, dont André Blanchet nous dit qu'il « est un des romans les plus étranges de notre littérature et peut-être le plus fascinant ». Visiblement, il n'est pas écrit pour les critiques. L'auteur se moque des lois du genre. Il y a quelque chose de volcanique dans sa phrase. C'est de la lave jaillie de l'intérieur. C'est une confession et une confession à un Dieu encore inconnu. Il cherche, il cherche. Et comme il est écrit : « Cherchez et vous trouverez », il finit en effet par trouver. En 1912, il publie son chef-d'œuvre : *Miguel Manara*. Ce qu'il a voulu y raconter, en un « Mystère en six tableaux », c'est le véritable don Juan, celui qui a longtemps en vain cherché l'infini dans les femmes et les folles amours, celui qui le découvre enfin dans une jeune fille pure et innocente, Girolame, qu'il aime, qui le convertit, et qui meurt trois mois après l'avoir épousé. Il ne lui reste plus qu'à chercher le vrai Amour, celui que la mort ne peut atteindre, celui qui nous enveloppe, qui nous étreint, qui nous appelle, celui de Dieu !

Citerons-nous au moins une page de ce livre étonnant ? Oui, pour ceux qui ne l'auraient pas lu ou l'auraient oublié, et nous le citerons en marge de l'article analysé ici :

« Voici la lune, voici la terre, voici l'homme très faible et sa grande douleur. Cependant, malgré ces grandes choses qui sont, je n'ose pas dire que Tu es. (C'est Miguel Mañara qui parle).

Qui suis-je donc pour oser dire que Tu es ? Je ne suis sûr, je n'ai le droit d'être certain que d'une seule chose : de mon amour, de mon aveugle amour de Toi. Rien n'est pur, hormis mon amour de Toi. Rien n'est beau, hormis mon amour de Toi. Le rêve s'est évanoui, la passion a fui, le souvenir s'est effacé. Amour est resté. Rien n'est sincère, hormis mon amour de Toi ; rien n'est réel, hormis mon amour de Toi, rien n'est immortel, hormis mon amour en Toi.

Car je ne suis qu'un mort parmi les morts que j'ai aimés, car je ne suis qu'un nom qui remplit de sable la bouche des vivants. Amour est resté. Ha ! la Beauté! la triste, la pauvre Beauté ! Mais je veux louer la Beauté, car c'est d'elle que naît la Douleur, la bien-aimée du Bien-Aimé.

Ton grand amour me brûle le cœur, ton grand amour — ma certitude unique. O larmes ! O faim d'éternité ! ô joie ! Hélas ! pardonne ! Hélas ! aime-moi ! »

Nul doute qu'à cette date, Milosz ait trouvé Dieu et qu'il soit pleinement catholique. Il ne le perdra plus, son Dieu. Toutes ses œuvres ulté-

rieures le confesseront, chacune à sa manière. Le moindre doute émis sur son orthodoxie catholique était considéré par lui comme une injure. Voici la profession de foi qu'il adressait à Pierre Flouquet, le 25 mai 1938 — moins d'un an avant sa mort :

« Je suis *catholique : catholique pratiquant avec ferveur*, poète et exégète catholique. Notre sainte Mère, la Sainte Eglise, est vérité absolue. L'Ecriture est vraie dans son sens littéral, aussi bien que dans son sens spirituel... Le Catholicisme est la Vérité unique. Toutes les autres doctrines, malgré le reflet qu'elles nous offrent par endroits d'une Révélation primitive commune, sont fausses. Seul — je ne me lasserai jamais de le répéter — le Catholicisme est vrai, il est le *Judaïsme*, l'ancienne Loi, à l'état d'*accomplissement* et non plus de simple promesse, en la Personne Divine et humaine de Iecoschouah Perets, c'est-à-dire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Lumière spirituelle, formatrice de l'Univers, fait homme.

Permettez-moi d'ajouter que je ne fais pas un pas dans cette misérable existence sans consulter mon Confesseur et mon Directeur de Conscience. »

On l'a parfois accusé de panthéisme. Rien n'est plus faux. Ce qui est vrai, c'est qu'il ne s'est jamais complètement débarrassé du jargon théosophique et c'est aussi qu'il parle en poète ! Ce qu'il faut enfin saluer en lui, c'est la parfaite indifférence avec laquelle il s'est vu réduire à la misère, par la confiscation de son immense patrimoine, au temps de la révolution russe. Il a fini sa vie en « pèlerinant » — Lourdes, Notre-Dame des Victoires, Notre-Dame des Vertus, etc. Le 2 mars 1939, le Seigneur vint enfin prendre ce « Pèlerin de l'Amour ». Croyez-vous qu'il puisse y avoir un plus beau titre !

V

L'espion atomiste Fuchs

Nous changeons complètement de sujet en passant d'un très grand et pur poète à un physicien, que toute sa science n'empêcha pas d'être l'un des grands malfaiteurs de notre temps : ce Klaus Fuchs qui livra à la Russie les secrets atomiques, dont la connaissance allait faire peser sur le monde l'horreur de la destruction possible de la planète entière. C'est dans le nº 139 de *Historia* que Whitehead nous raconte la chose sous le titre : « *Le F. B. I. découvre l'espion atomiste Fuchs* ».

Fuchs, comme bien d'autres savants, avait quitté l'Allemagne en 1933, après la prise du pouvoir par Hitler, et s'était réfugié en Angleterre. Quand la guerre éclata, il y fut interné quelque temps comme étranger, mais fut très vite relâché comme savant connu, adonné aux recherches nucléaires. Il reçut même la citoyenneté britannique. Et comme il passait pour très brillant, il fit partie d'une mission aux Etats-Unis, en 1943. Aucune difficulté d'admission. Les Anglais étaient des alliés. Ils venaient pour participer aux recherches atomiques. On les dirigea sans formalités vers les laboratoires ultra-secrets où l'on étudiait l'atome. Or, dès le début de 1944, Fuchs rencontrait à New-York un mystérieux inconnu, avec qui, on ne sait comment, il avait pris rendez-vous, et lui révélait déjà tout ce qu'il savait du genre de travail auquel il participait. Ce ne devait être que cinq ans plus tard que le F.B.I. ou « Bureau fédéral des informations » — contre-espionnage — ferait la preuve, par une série invraisemblable de conjectures et de constatations, que c'était par lui que la Russie avait été mise au courant des secrets les plus impénétrables des travaux américains, si bien qu'elle pouvait rattraper le temps perdu et faire à son tour exploser une bombe atomique. Dans l'intervalle, Fuchs était revenu en Angleterre. Et là, il était devenu l'un des personnages les plus en vue des recherches atomiques. Il portait, en effet, le titre officiel et respecté de Directeur de la Division de Physique théorique au Centre de l'Energie atomique de Harwell. Comment soupçonner un tel homme ? On le disait discret et uniquement absorbé dans ses recherches. Les services de la Sûreté britannique s'étaient portés garants de sa loyauté civique.

Et pourtant, les preuves ou du moins les indices les plus troublants étaient là. On croyait avoir découvert, dans de vieux dossiers nazis, une fiche le concernant et qui le donnait comme communiste. L'Intelligence Service finit par accepter qu'il était possible que Fuchs eût trahi la cause des alliés en faveur de la Russie communiste. Finalement, un agent de la sûreté de Harwell vint, un jour de décembre 1949, frapper à la porte de Fuchs et lui dit nettement tout de go qu'on le soupçonnait de livrer des documents aux Russes. Fuchs parut surpris et répondit assez gauchement :

— « Je pense que vous vous trompez ! »

Deux fois, sur les instances de l'agent, il redit la même chose. Ses dénégations durèrent un mois. Mais le drame se poursuivait dans son esprit. Le 24 janvier 1950, il fit dire à l'agent, William J. Skardon, — toujours le même — qu'il désirait le revoir. Et quand Skardon fut auprès de lui, il se mit à lui raconter de manière assez décousue sa vie passée. Il était sous le coup d'une visible émotion. Oui, il avait cru au communisme. Oui, il avait détesté le nazisme. Mais Fuchs ne disait pas encore qu'il avait trahi. Ce qu'il avouait, c'est ce qu'on savait. Ce ne fut que l'après-midi qu'il reprit ses aveux et fit sa confession complète.

Oui, il avait livré aux Russes les secrets atomiques, depuis 1942. Il était entré de son plein gré en relations avec les Russes, avant son départ pour l'Amérique. On lui avait dit déjà alors comment il reconnaîtrait l'Inconnu, pour lui livrer les documents secrets. Ces documents, il les avait livrés de manière irrégulière durant tout son séjour aux U.S.A. Après son retour en Angleterre, en 1946, il avait accepté cent livres en « paiement symbolique », pour signifier sa « soumission à la cause ». Or, il avait dès lors des doutes sur le genre de communisme pratiqué en Russie. Il avouait qu'il n'y croyait plus. Le 27 janvier 1950, Fuchs accompagnait Skardon au ministère de la Guerre, où il devait signer ses aveux.

On mesura alors avec horreur la gravité du crime. Le Comité mixte du Congrès pour l'énergie atomique devait déclarer :

— « Il n'est pas exagéré de dire que le seul Fuchs a compromis la sécurité de plus de gens et accompli des ravages plus grands que tout autre espion non seulement dans l'histoire des Etats-Unis, mais dans l'histoire universelle. »

Le procès de Fuchs s'ouvrit à Old Bailey, le 1er mars 1950. Il plaida coupable. Le jugement fut souligné par les paroles suivantes du lord Chief Justice Goddard :

« Vous avez répondu à l'hospitalité et à la protection de la Grande-Bretagne par la plus grande trahison. Je vous inflige la peine maximum prévue dans votre cas : quatorze ans. »

Fuchs fut enfermé à la prison de Wormwood Scrubs.

Le chef du Bureau Fédéral des Informations ou F.B.I. avait, on le conçoit, reçu les plus chaudes félicitations pour le succès de ses recherches. Il lui restait cependant une tâche à accomplir : mettre la main sur le mystérieux Inconnu qui avait servi d'intermédiaire à Fuchs, pour sa trahison. Fuchs avait déclaré ne pas le connaître. Il en avait seulement donné la description suivante : âge moyen, entre 40 et 45 ans, taille d'un mètre quatre-vingt, solidement charpenté, visage rond. Signes particuliers, néant. Ce n'était par ailleurs pas un physicien. Il ne connaissait même probablement rien dans les problèmes atomiques. Il se pouvait qu'il fût un chimiste. Comme nom, il s'était appelé Raymond... C'était vague. Comment trouver l'individu aussi peu caractérisé ? Autant chercher une aiguille dans un char de foin.

Les agents du F.B.I. rendirent visite à la sœur de Fuchs, qui habitait l'Amérique. Les renseignements qu'elle donna, avec son mari, furent également très incertains. Il apparaissait pourtant que « Raymond » était bien un chimiste. Ce fut dans leur spécialité qu'on chercha. Finalement, d'élimination en élimination, on tomba sur Harry Gold, qui était alors chargé de recherches biologiques à l'hôpital général de Philadelphie.

Six semaines après la condamnation de Fuchs deux agents du F. B. I. se présentaient chez lui. Naturellement il nia tout. Il ne connaissait pas Fuchs, ni les Heineman — la sœur de Fuchs — et n'était jamais allé ni en Nouvelle-Angleterre, ni à l'ouest du Mississipi. En particulier, il niait avoir jamais été à Santa Fe. Toutes les questions des agents qui, à plusieurs reprises l'interrogent, reçoivent des réponses évasives. Jouant le tout pour le tout, Gold propose le premier aux agents de faire chez lui une perquisition. Ils acceptent. Et là, derrière un casier de livres auquel visiblement on n'a pas touché depuis longtemps, ils trouvent une carte de Santa Fe.

— Vous aviez pourtant dit que vous n'étiez jamais allé à l'ouest du Mississipi, n'est-ce pas ? dit un agent.

Harry Gold regarde fixement la carte. Pour la première fois, il hésite. On attend. Tout à coup, il se trouble. Et le premier mot lâché, c'est un flot ininterrompu d'aveux. Oui, c'était lui. Il livrait les documents reçus de Fuchs au vice-consul soviétique à New-York. Et pourquoi ? Toujours le même refrain :

« J'ai commencé à espionner dans le domaine industriel pour l'Union soviétique en 1936. J'étais pleinement conscient de ce que je faisais. Je pensais que j'aidais dans ses efforts vers la puissance industrielle un Etat dont j'approuvais les ultimes buts. »

Sans doute plus tard, il avait eu des doutes, mais engagé comme il l'était n'avait plus été capable de reculer. Le procès de Gold eut lieu à Philadelphie, le 26 juillet 1950. Il plaida coupable et fut condamné à trente ans de prison ! La morale de toute l'histoire avait été formulée par l'attorney de la Cour de Londres, dans le procès de Fuchs :

« Quiconque a lu quoi que ce soit sur la théorie marxiste doit savoir qu'un communiste, en Allemagne ou à Tombouctou, agira exactement de même. Quand il aura des renseignements de prix, il fera passer automatiquement et malheureusment en premier lieu, son allégeance à l'idée communiste. »

La notion de bien et de mal n'a pas le même sens pour un communiste et un non-communiste !

VI

Pôle sud et maux de dents

Dans le cadre de l'année géophysique, on a été amené à faire sur les séjours au pôle sud de curieuses constatations. C'est l'une d'elles que je voudrais rapporter d'après *Scientific American* de mai 1958, sans nom d'auteur, sous le titre : « *Année biophysique* ».

Les savants qui se sont rendus, en très grand nombre au pôle sud avaient naturellement avec eux des observateurs médicaux. L'occasion était unique pour savoir ce que pouvait être l'influence du séjour de l'homme en pays très froid, sur sa santé, et un rapport a été fait, sur ce point, au Comité de l'Année géophysique internationale.

Ce qu'on a remarqué de plus frappant, c'est l'action du pôle sud sur les maux de dents ! Ce pôle sud est tout à fait néfaste pour la dentition humaine. De petites cavités dentaires, qui, partout ailleurs passeraient inaperçues, produisent là-bas des rages de dents intolérables. Des dents mortes, mais encore capables de rendre service après traitement, doivent être extirpées. Les revêtements en or laissent passer le froid jusqu'aux nerfs sensitifs et provoquent ainsi des souffrances indicibles. En dépit de toutes les précautions prises par les explorateurs avant leur départ pour l'Antarctique, la plupart d'entre eux y ont souffert des dents. Les dentistes de l'expédition ont dû chercher de nouveaux revêtements pour les dents, soit pour les regarnir dans leurs cavités, soit pour les protéger. Ils se sont livrés à des mensurations de la température dans la bouche, par les grands froids. Les biologistes ont étudié, d'autre part, les répliques naturelles du corps humain à l'agression constante du froid, les altérations des graisses dans le corps, la mobilité des articulations des membres, en un mot tous les effets du froid et de l'isolement sur la santé humaine. Les membres des diverses équipes tiennent un journal précis notant les difficultés et les malaises qu'ils éprouvent — tant au point de vue individuel qu'au point de vue social. Leurs données seront dans la suite soumises aux psychologues et aux physiologistes.

Que sera-ce lorsque l'homme s'envolera vers la lune ou vers Mars ?

VII

Expérience d'explosion souterraine

Dans une direction toute autre, on vient de faire des expériences d'un immense intérêt, dont nous

parle Georges Dupont, dans *Science et Vie* de juin 58, sous le titre : « *Une explosion discrète a ébranlé le monde* ».

Cela s'est passé au Nevada, le jeudi 19 septembre 1957. Une explosion télécommandée fut réalisée au cœur d'une montagne. On avait creusé un tunnel horizontal de 610 mètres, dans une montagne quelconque sans nom, à 275 mètres de son sommet. Au bout du tunnel il y avait deux crochets de retour, puis une chambre de 2 m. de côté ; et dans cette chambre, on avait introduit une bombe-bébé, appelée « Rainier », d'une puissance de 1700 tonnes de tolite. On voulait savoir si la montagne serait capable d'enterrer elle-même automatiquement les déchets radioactifs. L'expérience réussit en effet. Tout se passa au sein de la montage. Rien ne transpira au dehors. On estime à 400.000 tonnes la masse de rochers qui furent ainsi broyés d'un seul coup. D'après les mesures, la montagne sursauta de 15 cm. Mais les piquets en bois servant de points de mire pour les mesures optiques restèrent bien droits. A 80 km de distance, les journalistes ne virent rien, n'entendirent rien, ne sentirent rien.

Six mois ont passé. Et voici que cette expérience discrète soulève un monde de controverses. On sait que les U.S.A. et l'U.R.S.S. ne cessent de discuter sur la fin des expériences nucléaires. Mais peut-on contrôler ? Voici une expérience d'explosion souterraine : l'a-t-on constatée, oui ou non, au loin ? Si on ne l'a pas constatée, il est donc possible de jurer ses grands dieux — surtout si on ne croit à aucun — qu'on ne fait plus d'explosions nucléaires, tout en en faisant secrètement ! Alors, tout accord sera duperie ! C'est très grave, comme on le voit.

Mais était-il bien vrai que l'explosion de « Rainier » n'eût pas été perçue au moins par sismographe ? Dans un communiqué de presse du 6 mars dernier, la Commission de l'Energie atomique précisait que les ondes terrestres de « Rainier » avaient été enregistrées par sismographe à Los Angeles, c'est-à-dire à 400 km du lieu de l'explosion. Et on ajoutait : « *C'est la distance maximum à laquelle le choc terrestre a pu être détecté.* » Mais qu'est-ce que 400 km ? Autant dire que l'explosion avait été clandestine. Mais alors, comment sera-t-on sûr que l'U.R.S.S. n'en fait plus ?

Or, on s'aperçut un peu après que l'explosion avait bel et bien été perçue à Fairbanks dans l'Alaska, soit à 3.712 km de distance. Il y eut une rectification du Comité, mais il suscita un tollé. On cria au scandale. Avait-on voulu cacher quelque chose ? Tout était remis en question. Durant le mois de février dernier, les instruments d'écoute des Américains constatèrent toute une série d'expériences nucléaires des Russes. Une pluie invisible de poussières radioactives tombait silencieusement sur le monde. Nous en sommes là. Mais il est admis maintenant que même une explosion souterraine pourra être détectée et cela peut servir aux prochaines négociations sur le désarmement atomique.

Toutefois, l'explosion de « Rainier » présente un immense intérêt à un autre point de vue. L'explosion a broyé, avons-nous dit, 400.000 tonnes de roches, sans que les radiations aient percé le sol. On est donc désormais en possession d'une super-dynamite, qui, à partir de la bombe atomique, peut être employée, à frais réduits, dans les profondeurs de la terre, sans inconvénients du point de vue des radiations et avec d'énormes avantages au point de vue de l'exploitation des gisements pétroliers ou autres.

Il est d'ores et déjà acquis que cette « super-dynamite » ouvre les voies à des progrès inattendus et inespérés. *Science et Vie* affirme qu'un savant français, Camille Rougeron, sans avoir jamais rien fait exploser lui-même, a prévu et prédit minutieusement et exactement tout ce qui arrive ou va arriver. Les compagnies pétrolifères ont compris les premières les conséquences formidables de l'expérience « Rainier ». Elles ont vu que cela avait infiniment plus d'intérêt pour elles que pour l'Armée. C'est que le pétrole devient difficile à trouver. On a pompé tout ce qui était pour ainsi dire à portée de la main. Il faut creuser maintenant à des kilomètres de profondeur pour trouver l'or noir. Et on en perd jusqu'ici d'une façon incroyable. Extraire 30 % du pétrole d'un gisement est un record. Le reste est enseveli sous les roches et inaccessible. On calcule qu'avec les explosions atomiques souterraines, on pourra dégager les puits de pétrole par la production prodigieuse de gaz à haute pression qui fera remonter l'huile. On doit arriver, pense-t-on, à exploiter les puits à 80 % au moins !

« Une seule explosion thermonucléaire au fond d'un forage ravivera les puits taris, dans un rayon d'un kilomètre, pendant plusieurs années. »

Il s'ensuit que des gisements condamnés pourraient être régénérés. Des puits désaffectés se remettraient à produire. Et ils produiraient peut-être dix fois, vingt fois le total qu'on en avait extrait jusqu'ici. Dans certains gisements, en effet, on pense que 95 % du pétrole est prisonnier du fond et qu'on va pouvoir le dégager.

Mais ce n'est pas seulement de pétrole qu'il s'agit. On pourrait, semble-t-il, remettre en valeur des gisements carbonifères considérés comme inexploitables, soit parce que les couches sont trop minces, soit parce qu'elles sont trop profondes. La boule de feu nucléaire irait *distiller* le charbon et en ferait une source de combustibles, liquides et gazeux. Des dizaines de milliers de milliards de tonnes, dont l'exploitation était impensable, donneraient, par distillation souterraine, des produits que l'on est obligé d'extraire actuellement des cornues des usines à gaz.

Autre matière jusqu'ici dédaignée et qui peut être utilisée plus tard : le schiste bitumineux, qui est un combustible inférieur mais très répandu. En France, le seul gisement de Séverac contient 40 millions de tonnes d'huile de schiste.

Enfin, le Dr Libby, président de la Commission de l'Energie atomique aux U.S.A., pense que la bombe nucléaire souterraine pourra créer, en marmite, pour ainsi dire, une quantité incroyable d'énergie qu'il sera possible d'exploiter ensuite au détail sous forme de chaleur emmagasinée dans le tuf rocheux. De l'eau, injectée dans une des colossales chaudières souterraines ainsi créées, serait

transformée instantanément en vapeur. Or, tout le monde sait que la vapeur, c'est de l'énergie. Le chauffage central terrestre serait donc né. En creusant à 6.000, à 8.000, à 10.000 mètres, et en faisant exploser là, non une bombe-bébé comme « Rainier », mais une véritable bombe atomique on obtiendrait de gigantesques réservoirs d'eau bouillante. Deux forages suffiraient ainsi à fournir toute l'énergie nécessaire à une métropole industrielle !

L'humanité était menacée de manquer d'eau. Avec la bombe souterraine, on en trouverait à volonté. Il y en a des quantités même au Sahara, et il serait possible de créer d'immenses entonnoirs où elle serait réunie et d'où il serait facile de la faire sortir.

« L'homme pourra prendre des régions entières sur le désert. Il pourra extraire quelques-uns des milliards de mètres cubes d'eau absorbés chaque année par l'Atlas et qui s'infiltrent sous les sables arides du Sahara. Ces nappes souterraines s'étendent sur des centaines de milliers de kilomètres carrés. »

Et n'allons pas croire que tout cela est pure imagination. Déjà les ingénieurs sont à l'œuvre. Déjà les projets les plus grandioses sont en cours, sur le papier et même sur le terrain. On songe à modifier jusqu'à la topographie de la terre. Les Américains songent à utiliser la bombe souterraine pour créer, de toutes pièces, des ports dans des côtes qui n'en ont pas comme au Pérou. Les Russes ne sont pas en retard non plus. Ils annoncent un programme phénoménal, par explosions souterraines : un premier tunnel sous la mer Caspienne, — un second sous l'Himalaya, — un troisième sous le détroit de Iénikaley, faisant communiquer la mer Noire avec la mer d'Azov. Dès le mois de décembre, les Russes ont mis en train ce qu'on appelle « l'Opération soc de charrue », avec une première détonation, dans le désert de Tagansaï par 40 m. de fond. On peut dire que, dès maintenant, les échos des explosions américaines et russes se répondent. Et de part et d'autre on est outillé pour suivre ce qui se passe chez le rival. Ainsi, le 25 mars dernier, une déflagration souterraine dans le nord de l'Oural fut enregistrée par les sismographes, dans le Nevada !

« On sait maintenant, conclut notre article, que si le dialogue n'est pas possible « au sommet », il l'est du moins sous la terre ! »

VIII
Ballanche

Qui connaît Ballanche aujourd'hui ? De nom peut-être, mais en fait, presque personne. André Maurois entreprend de nous le remettre en mémoire, dans la *Revue de Paris* de juin 1958, sous le simple titre : « *Ballanche* ».

Pierre-Simon Ballanche est né à Lyon en 1776. Il avait donc un an de moins que André-Marie Ampère, né à Poleymieux, tout près de Lyon, en 1775. Ils se connurent beaucoup et ils avaient plus d'une affinité. Ballanche était le fils d'un libraire cultivé, faisant aussi de l'édition. Dès l'enfance, il fut un être souffrant, pieux, affectueux, à qui la maladie imposait des habitudes casanières qui firent de lui un lecteur impénitent. Il fut témoin, durant sa jeunesse, des excès inouïs qui marquèrent à Lyon — privée même de son nom — la Terreur. Il chercha refuge à la campagne, à Grigny. Et son premier écrit fut une épopée, jamais publiée, à l'honneur des « martyrs lyonnais » de la Révolution. Après Thermidor, il put rentrer à Lyon — Ville-Affranchie, comme on devait dire officiellement. Il avait souffert durant son séjour à la campagne de privations et d'une mystérieuse maladie des os du crâne. Il dut subir la trépanation, ce qu'il fit avec un courage incroyable. Mais l'opération lui laissa un visage dissymétrique et déformé. L'une de ses joues, ornée, si l'on peut dire, d'une loupe énorme, était enfoncée, ce qui lui donnait un air étrange. Son regard d'une douceur tendre et touchante relevait l'expression de son aspect. Il eut, de bonne heure, de belles relations, Camille Jordan, Ampère, Dugas-Montbel.

André Maurois fait ressortir qu'il fut surtout Lyonnais. Il n'oublie pas que Lyon célèbre son bimillénaire et il parle des écrivains lyonnais, comme d'un groupe à part. Il cite Faguet parlant de Ballanche en ces termes :

« Il était Lyonnais. Tous ces Lyonnais sont volontiers rêveurs, imaginatifs, irréels et mystiques. Poètes, de Maurice Scève à Laprade, ils sont symbolistes ; philosophes, d'Antoine Favre à Edgar Quinet, ils sont abstraits de tout leur cœur, amoureux des mythes et des figures... »

Ballanche fut sûrement un peu tout cela : rêveur, imaginatif, irréel au plus haut point, mais par dessus tout profondément religieux. Une chose le frappe, à l'entrée dans la maturité, c'est l'échec lamentable de la raison raisonnante au XVIII[e] siècle. Contre la raison, il estime qu'il faut faire appel au sentiment. C'est ce qui a fait écrire à l'auteur de sa notice dans le *Larousse du XX[e] siècle*, qu'il avait inspiré à Chateaubriand son *Génie du Christianisme*, dont on sait que l'inspirateur fut Fontane.

Le premier livre publié de Ballanche fut en fait intitulé : *Du Sentiment considéré dans ses rapports avec la Littérature et avec les Arts*. Il parut en 1801, avant celui de Chateaubriand. Si l'idée était la même, la différence des talents était immense. Le titre seul de Ballanche a quelque chose de long, de filandreux. Et pourtant, André Maurois nous dit que Ballanche avait inventé, avant Chateaubriand, l'expression : le génie du christianisme. Que n'a-t-il pris ce titre-là ! Parfois, il annonçait d'avance Chateaubriand dans son texte :

« Ainsi, écrit-il, cette même religion qui a détruit les autels sanguinaires de la superstition ; qui a défriché nos forêts ; qui a aboli l'odieuse institution de l'esclavage domestique ; qui a fixé les idées de morale et de justice ; qui a fondé le bonheur de tous, en cette vie, sur l'espérance du bonheur éternel..., cette même religion, dis-je, à qui nous devons tant et de si grands bienfaits est encore le principe fécondateur de tous nos succès dans la littérature et dans les arts. »

L'idée y est, mais le style reste mou. Ballanche qui n'était pas jaloux, alla voir Chateaubriand, après le succès de son livre, et fit même un voyage à la Grande-Chartreuse et aux Alpes, en 1804, puis à Venise, en 1806, en sa compagnie.

L'excellent Ballanche eut ensuite une grave déception sentimentale. Une jeune fille qu'il espérait épouser et qui l'acceptait, lui fut enlevée par d'obscures difficultés d'intérêt. Il en fut profondément atteint.

En 1812, il fit cependant une rencontre qui fut capitale dans sa vie : Mme Récamier, alors en disgrâce, vint à Lyon. Elle était d'une beauté que tous les contemporains ont louée, parfois de manière dithyrambique. Elle était aussi très coquette, en ce sens qu'elle aimait à faire des conquêtes, en restant toutefois dans les limites très précises qu'elle savait se fixer. Ballanche la vit et en fut séduit. Désormais, il s'attachera à elle. Il la suivra partout. Quand elle reviendra à Paris, c'est lui qui quittera Lyon pour la rejoindre. Elle l'encourageait à écrire et il le fit volontiers. Il publia, en 1818, un *Essai sur les Institutions sociales*, où il se révélait disciple de Vico. Il y cherchait ce que bien d'autres avaient cherché avant lui, ce que le marxisme allait bientôt essayer d'accaparer : *le sens de l'histoire*. Joseph de Maistre lui écrivit pour contester ses conclusions. Mais Ballanche persévéra dans ses convictions et récidiva en publiant son ouvrage principal : *Prolégomènes de Palingénésie sociale* (1827). — Encore un titre qui est bien de lui : c'est obscur et généreux, mais avec lui on ne sort pas de la brume. Est-ce en cela qu'il est Lyonnais ?

André Maurois traduit son titre : « *Préliminaires à l'Etude des Transformations sociales* ». Ballanche explique, autant que l'on puisse comprendre, que les lois du progrès sont mystérieuses, mais qu'elles tiennent en deux mots : expiation et réhabilitation. L'homme est déchu. Sa déchéance apparaît à tous les détours de sa vie et de l'histoire. Mais cette déchéance qui se traduit par bien des fautes provoque à son tour bien des relèvements, des restaurations, des réhabilitations. Tout le christianisme est en cela : chute et rédemption. Toute l'histoire est donc chute et rédemption. Les victimes rachètent les bourreaux. Faute d'épreuves, il n'y aurait ni expiation ni progrès. Ballanche en vient à écrire :

« L'horreur de la crise révolutionnaire prouve l'importance de l'ouvrage que devait accomplir la Révolution. »

Ainsi, comme la femme enfante dans la douleur, l'humanité enfante dans le deuil. Le doux Ballanche en vient à se réconcilier avec la Terreur ! Sa doctrine historique n'était que la rationalisation de ses angoisses. Sa foi, son optimisme fondamental l'amenaient à faire de souvenirs sanglants une raison d'espérance, et, dit Faguet, presque de gratitude.

Mais Ballanche ne se borne pas à expliquer et presque à excuser la Terreur. Il essaie de définir ce « sens de l'histoire » qui est sa hantise. Vico, son maître, avait vu le progrès, dans l'histoire romaine, dans la marche « vers l'émancipation des plébéiens ». Ballanche parle, lui, de la restauration de la dignité de la personne humaine, par l'avènement de la démocratie chrétienne. Karl Marx verra aussi le sens de l'histoire se diriger vers la classe ouvrière. Mais il sera aux antipodes de Ballanche, le conciliateur par excellence, l'homme qui voudrait réunir tous les hommes, alors que Marx parlera, pour le plus grand malheur de notre temps, de la « lutte des classes ».

Son grand livre fut dédié par Ballanche, naturellement, à Mme Récamier. Il se croyait le « Dante de la philosophie ». Il la regardait comme sa Béatrix.

« Cette femme, écrit-il, dont je veux taire ici le nom, que je veux tenir voilée comme fit Dante, est douée de toutes les sympathies généreuses de ce temps... Puisse-t-elle m'encourager de son sourire, de ce sourire sérieux d'amour et de grâce, qui exprime à la fois la confiance et la pitié pour les peines de l'épreuve, pour les ennuis d'un exil qui doit finir ; présage doux et sérieux où se lit dès à présent la certitude de nos espérances infinies, la grandeur de nos destinées définitives. »

Mme Récamier n'était pas insensible à ces accents de gratitude. Elle protégeait Ballanche. Elle contribua beaucoup à établir sa réputation. On le surnomma « le philosophe de l'Abbaye-au-Bois » — qui était sa résidence à elle. Ou encore « le doux Ballanche ». Ce nom lui est resté. Elle le fit élire à l'Académie française, en 1842. On l'y admit un peu comme personnage de second plan et pour qui les grands maîtres éprouvent de la condescendance. Lui, il croyait être *l'idée*, quand d'autres n'avaient que les *phrases*. Sûrement, il pensait à Chateaubriand, qui lui avait confisqué son idole, sans toutefois la détacher de lui. Il est sûr que Ballanche eut un moment de popularité, en ce sens qu'il fut lu jusque dans le monde socialiste. Il croyait à l'avenir de ses idées. « Je crois, disait-il, que la palingénésie est destinée à porter ses fruits. » Il tenait à son grand mot : la *palingénésie !* Il en avait plein la bouche. Il eut autour de Mme Récamier, restée l'amie fidèle envers et contre tous, un cercle d'adorateurs dont il fut l'oracle et le pontife. Peu habitué, dans sa jeunesse à l'odeur de l'encens, il s'en grisait avec délices. Il aimait qu'on lui dît : « C'est de vos ouvrages que sortira la théologie de l'avenir. » Après l'échec de Lamennais, il lui arriva de dire à Mme Récamier : « Il ne reste donc plus que la Palingénésie de votre pauvre ami... »

Quand il fut accueilli à l'Académie française, son discours à lui fut lu par Mignet, car il avait la voix faible. Le discours de réception fut fait par Prosper de Barante, l'historien des ducs de Bourgogne. On y entendit la phrase suivante qui a bien son petit dard final, comme celui de l'abeille qui pique :

« Vous parlez une langue qui est naturellement la vôtre, la langue du poète et de l'artiste. Vos travaux n'en sont pas moins sincères et sérieux ; vos convictions n'en sont pas moins entières ; me permettrez-vous de dire naïves ? »

C'était bien cela.

Ballanche consacra ses dernières années à perfectionner divers instruments et machines : un canon, un nouveau moteur, etc. Il paraît qu'il y avait en lui des traces de génie inventif. Mais comme bien des inventeurs, il réussit mal. Il avait commandité une entreprise de traction à vapeur qui devait exploiter son invention. Il y perdit sa fortune. Il n'en compta pas moins sur l'avenir pour le venger des déceptions du présent. C'était un optimiste impénitent ; il le resta en face de la mort, comme dans tout le cours de sa vie et mourut d'une « fluxion de poitrine » comme on disait alors, en juin 1847.

Faguet a fort bien dit de son œuvre, très oubliée maintenant : « Ce fut une œuvre d'amour, de charité, et, si l'on y tient, d'innocence. » C'est bien, comme nous l'avons dit, « le doux Bal-

manche ». Son plus beau titre sera d'avoir été comme un précurseur du catholicisme social.

IX

Actualité du fédéralisme

Il est beaucoup question, actuellement, de fédéralisme. On parle d'Europe fédérale. Plus souvent encore peut-être de France et Afrique fédérales. Les Français auront bientôt à se prononcer à l'appel du général de Gaulle, sur les modes de cette fédération future. Dans *La Revue des deux-mondes,* du 1er juin 1958, alors que se déroulait chez nous la tragédie que nous vivons encore, Robert Aron publiait un article sur l'*Actualité du Fédéralisme.* Il a confiance dans l'avenir. Une confiance qui, cependant, au moment où il rédigeait son papier, pouvait sembler téméraire. Il écrivait :

« Si nos contemporains n'étaient pas obsédés par les épreuves qu'ils endurent ou par les anomalies de la vie politique actuelle, ils ne seraient pas sans espoir. Ils percevraient qu'à travers toutes les menaces surgissent des réalisations neuves, qu'à travers toutes les déceptions apparaissent des motifs de croire, qu'à travers tous les émiettements naît une synthèse nouvelle. »

Cette synthèse, c'est le fédéralisme. Formule encore ambiguë et dont les modalités sont à inventer. Quel est donc ce « fédéralisme », tarte à la crème du vocabulaire politique contemporain ?

Pour répondre à sa question, notre auteur remonte à cent ans. Depuis cent ans, l'Europe a vu bien des événements. Elle s'est orientée dans l'ensemble vers le type de l'Etat centralisé et centralisateur. Ce qu'on peut appeler le « type jacobin ». Les Girondins, on le sait, étaient fédéralistes. Ils voulaient garder à chaque province française sa vie propre, une certaine autonomie. Les Jacobins voulaient la France « une et indivisible ». On se battit autour de ces mots. La formule l'emporta. Les autres peuples copièrent la France. L'Allemagne, l'Italie, s'unifièrent. Bismarck, Cavour, Hitler, Staline, sont les maîtres de l'idée unitaire, qui tend à devenir *totalitaire*. En face du totalitarisme, il y a donc le *fédéralisme.*

Robert Aron fait de Proudhon le maître à penser du fédéralisme, et de Karl Marx, son grand rival et adversaire, le maître du totalitarisme. C'est Proudhon qui a écrit :

« L'Allemagne cherche son fédéralisme : malheur au monde si elle venait à verser dans l'ornière unitaire. »

On ne pouvait prophétiser de façon plus étonnante — dès 1860 — le péril du nazisme.

Dans l'ensemble donc, l'Europe, au cours du XIXe siècle a choisi le nationalisme outrancier, l'unitarisme. Elle s'est déchirée elle-même. Elle a perdu l'empire du monde, par ses convulsions nationalistes. De nos jours, elle n'a plus de salut, en face des deux « grands », que dans le fédéralisme. Robert Aron est convaincu que le fédéralisme n'est pas seulement la ressource suprême de l'Europe en matière de politique internationale, mais encore le meilleur antidote contre le marxisme.

Il analyse longuement la pensée de Proudhon et de Marx, pour donner raison au premier contre le second. Il voit dans le fédéralisme un « grand mouvement de rénovation ». Et justement, ce mot de rénovation est l'un des mots favoris du général de Gaulle. L'action fédéraliste, selon Robert Aron, a pour but de prendre la vie où elle est, et non de s'entêter à maintenir un Etat sclérosé et qui, visiblement, n'est plus à même d'accomplir sa fonction, qui est de faire vivre ensemble des hommes, des pensées, des systèmes, des traditions, des espérances, des aptitudes. La centralisation à outrance conduit — ou plutôt a conduit, car c'est déjà fait — à la stérilisation. Il faut donc faire une révolution qui revienne à la vie. La vie existe dans la famille, dans la province, dans les divers membres de la nation, mais cette vie, il faut lui laisser sa mobilité, son élan, sa foi, son activité.

En quoi une Europe fédérale se distinguera-t-elle de l'Europe d'hier ? Evidemment par la substitution d'ententes économiques et sociales aux ententes — et mésententes — militaires et politiques. Quand on parle de la Communauté européenne du Charbon et de l'Acier, du Marché commun, de l'Euratom, on parle de choses qui comptent, qui vivent, qui agissent.

L'action fédéraliste, entre la France et les territoires d'outre-mer, est la seule formule capable de concilier « les aspirations irréversibles des patries naissantes vers l'autonomie et le maintien de leurs liens avec la Métropole. »

C'est là surtout que se trouve le problème le plus brûlant de l'heure actuelle. Sortons donc des ornières du passé. Le fédéralisme sera une sorte d'intégration, sans porter ombrage à l'indépendance. Avec le Maroc et la Tunisie nous sommes partis du mauvais pied. Nous avons voulu faire à la fois de l'indépendance et de l'interdépendance. A quoi avons-nous abouti ? A une hostilité à peine déguisée, à une mauvaise foi évidente à tous les yeux.

Mais l'idée fédéraliste doit se traduire à tous les échelons, dans notre politique. Elle doit avant tout se réaliser en France même. Il faut décentraliser. Il faut desserrer l'étau de l'unitarisme cartésien.

Il est sans cesse question, depuis l'avènement du général de Gaulle, et même avant cet avènement de la création généralisée de « Comités de salut public ». Toute la question est de savoir si on va substituer un « unitarisme » à un autre, si on va établir de nouvelles contraintes, une nouvelle uniformité, un nouveau joug. Alors, ce sera la guerre civile ! Le problème est de rejeter dans le passé l'Etat Moloch, c'est-à-dire l'Etat jacobin, anticlérical et autoritaire. Pour faire ce retournement prodigieux, il faut une autorité prestigieuse. La Providence nous en donnera-t-elle le dépositaire, nous l'a-t-elle déjà donné ? Et saurons-nous en ce cas, faire une évolution, qui soit une révolution, sans en avoir les agitations, les désordres, les ruines ? Jusqu'ici, les événements se sont déroulés mieux qu'on n'osait l'espérer.

En écrivant ces lignes, je dépasse l'article que j'analyse, mais il me semble que je lui reste fidèle et ne fais que prolonger les lignes.. Robert Aron, en terminant, nous fait connaître l'existence d'une association, la *Fédération*, née, paraît-il, depuis 14 ans, c'est-à-dire depuis la Libération. Elle a pour directeurs Jacques Bassot et André Voisin. Elle a pour but d'agir de tout son pouvoir sur l'opinion. Concluons avec Robert Aron :

« Rarement résultats sont apparus aussi vite, si l'on pense à la lenteur fatale des évolutions historiques. Les années pour les nations équivalent à ce que sont les jours dans la vie des hommes. Peu de jours se sont écoulés depuis le renouveau du fédéralisme en France. Et déjà, il apparaît comme l'ultime moyen de salut pour nos libertés menacées. »

Attendons !...

X

La fertilité des déserts

Dans le même numéro de *La Revue des deux-mondes*, il n'est pas sans intérêt d'emprunter à René Sudre, le chroniqueur scientifique bien connu, une étude sur « *La Fertilisation des Déserts* ».

C'est un sujet souvent traité et que nous avons touché ici même à maintes reprises. Ce qui donne à René Sudre l'occasion d'y revenir c'est que l'Unesco vient de publier un imposant volume qui a pour tire : *Guide des Travaux de recherches sur la mise en valeur des régions arides*. L'Unesco a confié aux techniciens les plus réputés le soin de résoudre un problème dont la gravité n'échappe à personne et qui lui était soumis depuis sept ans.

Il est possible que l'attention des humains soit détournée des vrais problèmes par les faux qu'ils se créent. Faux problèmes : la lutte du capitalisme et du communisme, la rivalité des blocs est-ouest, les voyages dans la lune et dans Mars. Il est probable que l'horreur même de ce que serait une guerre actuellement l'empêchera d'éclater. Mais un problème vrai et inéluctable est celui de la nourriture des humains.

Les statistiques sont là. Elles peuvent paraître alarmantes : 2.528 millions d'êtres humains, à l'heure actuelle. M. Sudre écrit : « C'est la limite de ce que la terre peut nourrir ». A-t-il raison ou se trompe-t-il ? Ce qui est certain, c'est que les terres cultivables ne sont pas exploitées au maximum, qu'elles ne sont pas réparties également, qu'il y a des millions d'êtres sous alimentés et que, dans certaines régions, la famine est à l'état endémique.

Or, pour l'instant, rien encore n'a été tenté pour remédier à la situation. Elle ne peut qu'empirer par suite de la dégradation constante des terres soumises aux forces aveugles de la nature, à l'imprévoyance de l'homme aussi. La couverture végétale ne cesse de diminuer par l'érosion, par le ruissellement vers les cours d'eau et finalement dans la mer. Le seul remède à l'érosion est la forêt. Mais la forêt, déjà bien menacée, ne peut être reconstituée très vite. Un grand nombre de pays possèdent des services forestiers spécialisés et intelligents. Ces services règlent sévèrement les abatages d'arbres et ils réorganisent le reboisement des pentes dénudées. Mais cette politique n'est pas pratiquée partout. Seules les nations de vieille civilisation la comprennent et l'appliquent. D'immenses régions continentales livrées aux déprédations des indigènes et des commerçants étrangers maintiennent le problème dans toute sa gravité.

Un auteur récent, Osborne, a pu écrire un livre dont le seul titre est suggestif : *La Planète au pillage*. Et dans ce livre il donne des chiffres éloquents : la nature met, selon lui, de un à quatre siècles, pour produire un seul centimètre d'épaisseur de terre fertile. Et ce centimètre peut être entraînée en un seul jour dans les abîmes de la mer, par le jeu de l'érosion. Osborne constate, d'autre part, que la détérioration des sols s'est énormément accélérée de nos jours. Les quelques années passées ont fait, à elles seules, plus que tous les âges passés réunis.

Et pourtant, ces âges avaient déjà fait des ravages que l'archéologie connaît et mesure. La coupe des forêts protectrices en amont du Tigre et de l'Euphrate a suffi à rendre stérile cette région prodigieusement fertile que fut, un temps, la Mésopotamie. Le fameux « Croissant fertile » en Moyen-Orient, lui aussi, a été bien dégradé. Non seulement l'humus des pentes a disparu, mais aussi celui des plaines. La Grèce a jadis nourri une population nombreuse, mais le déboisement a ruiné ses terres. La surface cultivable ne dépasse pas le cinquième de sa surface totale. En Afrique même, en Asie, en Australie, partout mêmes erreurs, mêmes déprédations, mêmes alarmes. On a pu dire que l'Amérique du sud est un continent en train de s'évanouir ! En résumé, la planète entière est en péril.

L'Unesco a donc raison de faire un effort pour porter remède à une telle situation. Dans son livre, cette situation est clairement décrite. Mais ce sont les remèdes qui importent, plus encore que l'évaluation et la description du mal.

Avant tout, il faut bien se persuader que tout n'est pas possible partout. On ne songe pas, dans cette restauration des pays arides, à faire du Sahara ou du désert de Gobi des terres à blé. Il s'agit de favoriser là des plantes fourragères permettant le pacage des animaux et ainsi assurant la vie des populations. L'étude des végétaux fourragers, dont il existe une grande variété, adaptée à tous les sols, est donc un préalable à toute action. Une science nouvelle est née de là : la phytosociologie. Ce mot veut dire qu'il existe des affinités entre les plantes, que ces affinités favorisent leur développement en commun. C'est en tenant compte de cette sorte de parenté secrète de plantes entièrement différentes les unes des autres qu'on peut en assurer la croissance sur des terrains donnés.

Il faut tenir compte aussi de l'appétence des terrains eux-mêmes. Par exemple, on a constaté que certains reboisements alpestres qu'on avait tentés avec des épicéas et qu'on pouvait croire avantageux, n'ont pas réussi : le sol et le climat ne s'y sont pas prêtés. On ne saurait violenter la nature. C'est une erreur énorme qu'un jardinier ou un bon cultivateur ne commettra jamais, que de croire qu'on peut semer n'importe quoi n'importe où. Il n'existe pas de « plantes-miracles » capables de pousser sans soins ni règles d'exploitations. Une des premières exigences pour restaurer les terres arides, c'est de respecter ces règles. S'il est intéressant, important, voire urgent, de trouver et d'exploiter de l'uranium ou du pétrole, il est bien plus vital encore de fournir aux hommes de quoi manger et de quoi se vêtir.

L'O. N. U. sans doute y pense. Elle offre aux pays sous-développés des aliments, des semences, des conseils et directives pour la culture. On se

console parfois, de nos jours, en pensant aux prodiges que peut faire la chimie synthétique. Il serait cependant excessif de mettre trop d'espoir en ces productions. On n'a que trop dit et répété que l'humanité, un jour prochain, se nourrirait de pilules condensées. Un dosage savant des produits théoriquement nécessaires à la physiologie et comprenant même, s'il se peut, les oligo-éléments indispensables, arrivera-t-il jamais à supprimer le travail agricole et à transférer à l'industrie chimique le soin de nourrir l'humanité ? Jusqu'à présent, personne n'y croit sérieusement. Oui, on pourra condenser en tablettes et en pastilles les protéines, les sucres et les graisses que réclame l'organisme, mais c'est une chimère de penser que l'homme se détachera si aisément de la terre nourricière et, ajoutons, des plaisirs de la table, qui ne sont pas tous dans l'ingestion des aliments et des boissons.

L'Unesco ne s'est pas lancée dans cette voie sans issue. Elle aurait pu se borner à subventionner des laboratoires alimentaires. Mais elle préfère encourager les méthodes les plus efficaces de culture. Le problème n'est pas pour autant, déjà résolu. Il reste posé et ne peut que s'aggraver.

XI

Les « chasseurs de têtes »

Nos chers missionnaires d'Afrique et d'Asie et autres lieux savent combien nous sommes fiers d'eux et combien nous suivons avec amour leurs travaux, en applaudissant à leurs succès. C'est pour cela que je réserve, le plus souvent possible, une place, si petite qu'elle soit, à nos missions.

Aujourd'hui, j'ai sous les yeux plus d'un récit palpitant d'intérêt. Mgr Vérineux, évêque de Yingkow, en Chine, et administrateur de Hwalien, à Formose, a bien voulu me faire parvenir la ravissante brochure, illustrée de photos nombreuses et évocatrices, qu'il vient de publier sur *Les Aborigènes de Formose*[1]. — J'ai aussi, sous les yeux, le compte rendu pour 1957 des Missions Etrangères de Paris, où l'on passe en revue, de façon intéressante et vécue, tous les postes où œuvrent les missionnaires de la Société, au Japon, en Corée, à Formose, en Indo-Chine du nord et du sud, au Siam, en Malaisie, en Birmanie, dans l'Inde. Tout y serait à relever. Tout y parle des plus nobles et des plus ferventes activités. — Et voici d'autre part le n° de mars-avril de *Missionnaires d'Asie*, où je lis avec plaisir, confirmant la délicieuse brochure de Mgr Vérineux, un article de Léon Trivière, l'infatigable observateur et chroniqueur des missions asiatiques et surtout chinoises, qui a pour titre « *Les Chasseurs de têtes de Formose* ».

Un titre romantique à plaisir ! Mais la réalité est encore plus extraordinaire que le titre. Une note de Mgr Vérineux nous dit que la mission de Hwalien est la plus jeune des missions de Chine, car elle ne remonte qu'à 1953, elle est aussi la plus pauvre, car elle n'a d'autre ressource que la charité publique, la plus riche en faveurs divines, puisque, partant à zéro en 1953, elle compte actuellement 22.766 baptisés, 30.065 catéchumènes, 352 stations, 79 églises et 77 chapelles provisoires, 202 catéchistes et une centaine d'élèves se préparant à le devenir...

Or, c'est justement là que se trouvaient naguère ceux qu'on appelait « les chasseurs de têtes ».

Le P. Léon Trivière nous rappelle leur histoire. Disons seulement que l'un des exploits des « chasseurs de têtes formosans » en 1872, fournit au Japon une occasion de s'emparer de l'île. L'équipage d'un bateau japonais naufragé avait été capturé, sur la côte orientale de Formose, par les indigènes. Tous les marins furent décapités. Chaque marin pris était découpé en lanières et son crâne, piqué sur une longue branche d'arbre, était planté devant la case de bambou du vainqueur. Cela s'était produit bien des fois déjà. Jusque-là les navires européens ou américains qui avaient à châtier de tels méfaits arrivaient sur la côte, tiraient quelques obus. On touchait parfois un buffle ou un porc pendant que les coupables, réfugiés dans les montagnes jouissaient « à l'œil » d'un beau feu d'artifice ! Mais le Japon ne prit pas la chose de la même façon. Se basant sur le traité sino-japonais du 13 septembre 1871, il se plaignit d'abord à Pékin. Puis, comme Pékin ne faisait rien, Tokyo s'impatienta. Le Japon revendiqua l'absolue souveraineté sur une île où la Chine avouait, par son impuissance, ne pouvoir exercer aucun contrôle. Un corps expéditionnaire fut expédié pour châtier les « chasseurs de têtes ». L'île fut occupée en 1874 et de fait annexée à l'empire nippon, en attendant que le traité de Shimonosaki, mettant fin à la guerre sino-japonaise de 1894-1895, légalisât cette annexion.

Le Japon ainsi occupa Formose durant 70 ans, de 1874 à 1944. Il ne fallut pas moins de 60 ans pour pacifier l'île. Ce qui attira le Japon jusque dans les repaires des montagnards c'est que *le camphrier y poussait*. « La question des sauvages, a écrit Davidson, c'est la question du camphre ! » N'oublions pas que le camphre de Formose représente 95 % de la production mondiale. Ce fut une tâche presque surhumaine pour les soldats japonais que de venir à bout de la résistance des « chasseurs de têtes ».

Or, c'est justement dans ce pays que se déroule depuis cinq ans l'une des plus extraordinaires aventures de l'apostolat catholique, comme pour compenser les tristesses des ruines accumulées en Chine continentale.

Le *Bulletin* de Hong-Kong racontait, dans son numéro d'avril, avec une joie non dissimulée, précisément la visite à Hwalien du P. L. Trivière. Il y venait puiser non seulement des faits, mais des visions inoubliables, en comparant ce qu'il y avait là en 1953 et ce qu'il pouvait contempler en 1958. Mais son article se termine, comme toujours, par un appel, par une prière ! Il y a là-bas une moisson qui attend et les moissonneurs manquent ! Le numéro de juin du *Bulletin* de Hon-Kong, rapporte que si, cette année, les fêtes de Pâques ont été célébrées avec plus d'éclat que d'ordinaire, le nombre des baptêmes administrés n'a pas dépassé quelques centaines et n'a pu atteindre le millier. Cela ne signifie aucunement que le nombre des catéchumènes ait diminué. Sur le seul

[1] Cette brochure contient une série d'articles parus dans le *Bulletin des Missions Etrangères* de Hong-Kong, cités, ici, à maintes reprises.

territoire de la mission de Hwalien — l'ancien repaire des « chasseurs de têtes » — on en compte au moins une vingtaine de mille qui suivent régulièrement les cours de catéchisme. Mais, sans avoir reçu un mot d'ordre spécial, les missionnaires ont spontanément ralenti le mouvement des baptêmes. Et cela pour plusieurs raisons. La première est que les églises et chapelles sont souvent insuffisantes pour contenir les fidèles. La seconde c'est qu'ils ont constaté qu'un baptême trop aisément et trop vite accordé n'est pas toujours apprécié à sa valeur. Comme il y avait afflux jusqu'ici et manque de missionnaires et de catéchistes, on a parfois été un peu vite en besogne. On éprouve le besoin de consolider le travail accompli.

Ensuite, troisième raison encore plus grave : l'intense propagande des sectes protestantes. Avant 1953, on ne comptait à Formose que deux ou trois sectes établies au temps de l'occupation japonaise. La plus importante était celle des Presbytériens qui avaient pénétré jusqu'au fond des montagnes. Mais ces sectes étaient peu actives. Il n'en est plus de même maintenant. Un missionnaire de Formose estime qu'il y a actuellement dans l'île, une bonne trentaine de « dénominations » protestantes et qu'elles disposent d'un personnel plus nombreux et de ressources financières plus abondantes que l'Eglise catholique. Naturellement, dans le nombre il y a des Adventistes et des Témoins de Jéhovah. De là la nécessité pour les catholiques d'approfondir la formation de leurs fidèles et de les prémunir contre les tentations.

Enfin, ce qui manque toujours le plus, ce sont les ressources financières pour mettre en chantier les églises nécessaires. Il fallait faire écho ici à tant de besoins. C'est bien volontiers et avec grand amour que nous le faisons !

L. CRISTIANI.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

Abbé L. DUCHESNE. — **Le « LIBER PONTIFICALIS ». Texte introduction et commentaire.** T. I. Préface de la 2e édit. par M. Jean BAYET. — In-4 (25 x 32), de CCLXII - 534 p. ; 6 pl. h.-t. ; 1 plan de l'ancienne basilique de Saint-Pierre.
T. II. Introduction. Texte. — In-4 de LXXVIII-560 p.
T. III. « Additions et corrections de Mgr L. Duchesne » ; Histoire du « Liber Pontificalis » ; Bibliographie ; Tables générales ; par Cyrille VOGEL, professeur à la Faculté de Théol. de l'Université de Strasbourg. — In-4 de 402 p. Les 3 vol.. 28.000 fr. — Paris, E. de Boccard, 1955.

« L'Eglise romaine est, de toutes les Eglises locales, celle qui possède les fastes les plus anciens, les plus complets et les mieux connus. Dès le IIe siècle, elle avait ses catalogues épiscopaux, pourvus déjà d'indications chronologiques ; on commençait même à y joindre çà et là quelques détails historiques. Deux auteurs qui, au temps de l'empereur Antonin, recueillaient les derniers échos de l'âge apostolique, Hégésippe et saint Irénée, appliquèrent aussi leur pieuse curiosité à l'étude de la succession épiscopale dans « l'Eglise principale où se conservait, pour tous les fidèles, la tradition des Apôtres »... A Rome, les catalogues primitifs, continués, complétés, remaniés à diverses reprises, s'élargirent, au commencement du VIe siècle, en une suite de notices biographiques où se développait toute l'histoire des Papes, depuis l'apôtre Pierre. Publié par un clerc anonyme, qui mit son œuvre sous le nom du pape Damase et sous la protection de son souvenir, ce premier livre épiscopal ou pontifical était sans doute bien imparfait. Dans les siècles suivants on ne s'inquiéta guère de le corriger, mais on le continua ; et ces continuations successives, toujours de main contemporaine, forment un document historique des plus précieux... A la fin du IXe s., ... les notices biographiques se réduisent alors à un catalogue sans développements. Mais la tradition se renoue bientôt, et, avec quelques vicissitudes, elle se maintient jusqu'au lendemain du Grand Schisme, jusqu'au pontificat de Martin V († 1431) ».

Tel était le document capital pour l'histoire des papes et pour celle de Rome au Moyen Age, que présentait ainsi le futur Mgr Duchesne dans la préface (p. I et II) du 1er volume de son édition du *Liber Pontificalis* en 1886 ; le second tome devait paraître en 1892.

« Cette édition originale unique d'ampleur... pratiquement absorbée dès sa parution, aujourd'hui introuvable, s'est révélée d'une exemplaire solidité à l'épreuve des recherches de tous ordres qui ont suivi », déclare M. Jean Bayet, directeur de l'Ecole française de Rome, dans la préface de la présente édition. Aussi toutes les citations du *Liber Pontificalis* s'y réfèrent-elles. Cependant les travaux historiques, les découvertes archéologiques, depuis 70 ans, exigeaient une réédition pour « améliorer, corriger ou compléter la rédaction première ». Mgr Duchesne y avait travaillé sans cesse et accumulé des notes, jusqu'à sa mort (1922) ; et depuis, des travaux critiques avaient encore fourni leur apport. Une double contrainte s'imposait donc aux projets de réédition : d'une part, garder le texte et la pagination de la première édition pour rendre possible le recours à l'original et l'utilisation bibliographique ; d'autre part, présenter les notes de Mgr Duchesne, en les complétant ou corrigeant au besoin.

Ce travail, M. l'abbé Vogel l'a magistralement réalisé. Les 2 premiers tomes reproduisent l'œuvre de Duchesne dans son intégrité, avec un système de sigles, très discret, pour renvoyer au 3e volume. Celui-ci reproduit les notes du grand savant, et quelques sigles indiquent les additions qui leur sont apportées. Mais M. Vogel les a fait précéder d'une histoire du « *Liber Pontificalis* », depuis l'édition Duchesne, et d'une bibliographie systématique extrêmement riche et précise, classée en diverses rubriques. Il ne pouvait être question de *présenter* tous les ouvrages qui, depuis Duchesne, ont utilisé le *L. P.* et ont apporté des précisions nouvelles dans le domaine de l'archéologie chrétienne, de l'histoire de la papauté et de l'Eglise, de la liturgie ou des institutions chrétiennes, car le *L. P.* touche à tous ces aspects de la vie de l'Eglise. M. Vogel en indique l'essentiel en accordant la préférence à ceux qui permettent par la richesse de leur information ou leur abondante bibliographie de faire le point.

Dans le corps des notes laissées par Duchesne, le professeur de Strasbourg a inséré à leur place chronologique des notices bibliographiques sur chaque pontife avec références aux ouvrages récents. Tâche malaisée et ingrate pour laquelle il sollicite l'indulgence des spécialistes. Félicitons-le au contraire de la maîtrise avec laquelle il a mené à bien son travail.

Il donne, ensuite, une édition des Vies de Pascal II, Gélase II, Callixte II et Honorius II, d'après un ma-

nuscrit « *Vaticanus* » publié par Duchesne, et collationné ici avec un célèbre manuscrit de Tortose découvert en 1911 seulement, par le P. March. Enfin ce sont les **Index des manuscrits cités, des *Initia*,** des mots latins principaux, des noms de lieux et de personnes, et une table générale des 3 tomes.

« Une réimpression pure et simple [du *Liber Pontificalis*] serait préjudiciable au progrès scientifique, c'est une édition nouvelle et mise au point qui est devenue nécessaire » écrivait H. Leclercq (*Dict. Arch et Lit.*, t. IX, col. 460). Remercions M. Vogel d'avoir su trouver le moyen de concilier ces données apparemment inconciliables, et de présenter aux historiens et à tous ceux qui s'intéressent aux origines chrétiennes, l'œuvre magistrale de Duchesne intacte mais enrichie de l'apport de trois quarts de siècle de travail scientifique.

L. LAURAND et A. LAURAS. — MANUEL DES ETUDES GRECQUES ET LATINES. T. I. Grèce. — In-8 de 676 p., 2250 fr. — A. et J. Picard, 1957. (Vendu également en trois fascicules : **Géographie, Histoire et Institutions grecques,** 590 fr. ; **Littérature grecque,** 750 fr. ; **Grammaire historique grecque,** 950 fr.)

Le tome II consacré à *Rome* et premier paru a été recensé ici (18 août 1955, p. 534). L'ouvrage consacré à la *Grèce* a été l'objet des mêmes soins et de la même révision attentive. Et l'on ne saurait trop féliciter le P. Lauras d'avoir mené à bonne fin une œuvre qui en aurait découragé bien d'autres.

Des compléments étaient nécessaires ici ou là. Et sur plusieurs points une véritable refonte s'imposait. C'est le cas de la Grammaire historique qui restait le point faible d'un ouvrage datant de 1913 et peu modifié en dépit de ses nombreuses rééditions. On jugera de l'apport du « reviseur » en comparant le texte des deux éditions un peu partout et spécialement aux pages 532-540 de ce fascicule. A ce même fascicule a été jointe la métrique grecque et latine. Il était difficile de dissocier l'une de l'autre. Aux « usagers » de s'en souvenir. Peut-être seront-ils surpris au premier abord du scepticisme dont l'auteur témoigne à l'endroit des systèmes modernes concernant la métrique ancienne : « La lecture des ouvrages de métrique, écrit-il, particulièrement de ceux qui ont paru au xx^e siècle, peut avoir comme résultat un scepticisme absolu sur les données de cette science. De fait, les théories qui se succèdent sont souvent des constructions ingénieuses mais dénuées de toute solidité. »

Comme dans le tome II, les fascicules d'appendices sont venus prendre une place plus commode ou plus naturelle dans la nouvelle édition : les cartes relatives à l'histoire sont insérées dans le texte même, en face de paragraphes qu'elles sont chargées d'illustrer. On eût peut-être gagné à répartir de la même façon les « conseils de lectures » à la suite de chaque écrivain plutôt que de les grouper en fin de fascicule (latin). Chaque professeur pourra d'ailleurs enrichir facilement cette rubrique pour son propre compte.

A noter que des espaces blancs ont été ménagés à la suite des bibliographies pour permettre d'éventuelles additions. Nous n'avons pas toujours saisi le principe directeur qui a motivé un choix qui paraît raisonné mais fort variable. L'étude de la question homérique semble avoir été conçue, au dire des spécialistes, de telle sorte que la théorie de Paul Mazon n'y soit pas mentionnée. Le chapitre traitant de l'époque alexandrine a été entièrement remanié ; la partie qui concerne la littérature chrétienne ne comptait jadis que trois pages ; elle en comprend aujourd'hui 46 (p. 400-450) et embrasse les quatre premiers siècles.

L'ouvrage entièrement recomposé a fait l'objet de soins attentifs. Présentation et typographie ont été nettement améliorées. Peut-être eût-on souhaité des tables générales à la fin de chaque volume. Elles auraient rendu les recherches plus rapides, mais il a fallu compter avec les lecteurs des fascicules séparés, chacun comportant sa propre table.

Parti pour une nouvelle course, le manuel Laurand-Lauras a sa place marquée dans toute bibliothèque humaniste.

Paul GALLAY. — **Les Manuscrits des Lettres de saint Grégoire de Nazianze.** — In-8 de 136 p., 1250 fr. — Paris, Les Belles Lettres, 1957.

M. Paul Gallay est un spécialiste de saint Grégoire de Nazianze : il a jusqu'ici consacré au moins cinq ouvrages au Saint Docteur : en 1933, une étude sur *La Langue et le style de saint G. de N. dans sa correspondance* (Ed. J. Monnier) ; en 1941, une traduction des *Poèmes et Lettres* (Vitte) ; en 1942, une traduction des *Discours théologiques* (Vitte) ; en 1943, une *Vie de S. Grégoire de N.* (Vitte) ; en 1945, un *Catalogue des manuscrits parisiens des Lettres de saint Grégoire de Nazianze.*

Dans le nouvel ouvrage, le savant auteur présente d'abord une vue d'ensemble du recueil qui constitue cette correspondance et comment il fut constitué ; ensuite il étudie les manuscrits et cherche à en établir le classement et la généalogie. Il en détermine six familles ; dans chacune d'elles, il choisit les chefs de file et ceux qui représentent la tradition de chaque famille. Presque tous datent du x^e et du xi^e siècles.

Ce travail de pure érudition est un préliminaire à l'édition critique que l'auteur prépare pour la collection des Universités de France (même éditeur). Outre leur contenu théologique et leur intérêt historique, les lettres de S. Gr. de Nazianze sont d'une incomparable valeur stylistique.

P. FOULQUIE. — Métaphysique. — Petit in-4 de 492 p., 1200 fr. — Edit. de l'Ecole, 1958.

Ce nouveau volume constitue une présentation nouvelle et une mise au point du *Traité élémentaire...* du même auteur, dont la documentation garde toute sa valeur. En face des progrès des sciences, y aurait-il encore place pour la métaphysique ? Le P. Foulquié note très justement, aux dernières lignes de son livre, que beaucoup de gens font de la métaphysique comme M. Jourdain faisait de la prose, sans le savoir. « L'homme contemporain a le vif sentiment de la nécessité vitale d'un fonds d'idées rationnelles impliquées dans la religion et qui, s'en détachant, ont constitué la métaphysique ».

Tel examinateur à la seconde partie du baccalauréat, dans une faculté de province, l'année dernière, a posé uniquement des questions de métaphysique et a marqué d'excellentes notes aux élèves qui faisaient preuve de connaissances et de personnalité. Des chapitres comme ceux sur Métaphysique et Phénoménologie, — l'être et le devenir, — l'être et le néant, — l'essence et l'existence, n'introduisent-ils pas au cœur même des problèmes et des préoccupations modernes ?

Contrairement aux apparences, l'auteur a pensé qu'il était d'une saine pédagogie de poser les problèmes, d'y apporter la solution et ensuite seulement de présenter l'exposé et la discussion des autres théories. Il évite ainsi à l'élève le risque de se perdre dans l'énumération et l'exposé de théories ou de thèses opposées dont il sait mal réaliser la synthèse.

Le professeur appréciera les bibliographies parfaitement mises à jour et les citations soigneusement référenciées.

Prières de Sa Sainteté Pie XII. — Textes réunis et traduits par les moines de Solesmes. — 160 p. (14 × 20), 570 fr. — Paris, Desclée, 1958.

Dans ce volume, élégamment imprimé sur beau papier et orné de trois photographies du Pape et d'un autographe, les religieux ont réuni 82 morceaux. Ce sont non seulement des prières publiées comme telles, mais aussi des extraits de discours, principalement de péroraison, qui sont aussi de belles élévations vers Dieu. 23 de ces prières ont été composées par Sa Sainteté avant son élévation au Souverain Pontificat.

Toutes ces pièces se suivent selon leur ordre chronologique. On regrette l'absence d'une table qui les groupe d'après les destinataires célestes et d'après la nature de la grâce qui leur est demandée, ce qui aiderait beaucoup à les repérer, par exemple pour une récitation publique. Il serait aisé de satisfaire à ce désir en glissant une feuille supplémentaire accolée à la table des matières.

Il y a dans ce volume une vraie richesse dont bénéficieront la piété personnelle et l'apostolat.

Textes et allocutions de S. S. Pie XII, publiés dans « Nouvelles de Chrétienté ». **Année 1957.** — 2 vol. (27 × 21), de X + 556 + 9 p. — Paris, Editions Civitec (25, Bd des Italiens-2e), 1958.

Nouvelles de Chrétienté, ce recueil hebdomadaire ronéotypé, que nous avons plusieurs fois mentionné avec éloges et utilisé dans nos « Causeries », a soin de publier les documents romains et particulièrement les enseignements du Saint-Père, quelle que soit leur forme. Ce sont ces textes qui sont rassemblés ici, au besoin traduits en français, c'est-à-dire tous les textes parus *pendant toute l'année 1957*. On a pu se plaindre du trop grand retard (plusieurs années, et parfois plusieurs lustres, après leur parution dans les revues romaines) des recueils documentaires de ce genre : celui donnera satisfaction à tous.

Ces deux volumes ont le format du recueil et l'impression ronéotypée sur le seul recto de chaque feuille, ce qui permet de prendre des notes sur le verso qui lui fait face. Les éditeurs ont presque partout ajouté des sous-titres qui divisent le contenu de chaque document et permettent une consultation plus aisée, facilitée encore par une table de 9 pages qui se trouvent à la fin du 2e volume ; car les deux volumes forment un seul tout et ne se vendent pas séparément.

Signalons enfin deux préfaces : l'une est de S. Exc. Mgr Rupp, évêque auxiliaire de Paris ; l'autre est une présentation plus étendue (10 p.), signée Léon Bérard, de l'Académie Française, ancien ambassadeur de France près le Saint-Siège ; on y trouve un exposé remarquable et une mise en valeur très judicieuse de l'importance accordée par le Saint-Père à cet enseignement qu'il distribue si libéralement à tous les chrétiens et à « tous les esprits réfléchis et libres ».

F. GAYE. — « J'ai vécu trois cents ans ». Mon premier siècle, 1886-1920. — In-8 (14 × 19), 192 p., 495 fr. — Paris, Debresse. 1958.

Voulez-vous passer quelques heures bien agréables et qui vous fassent réfléchir tout en vous intéressant au plus haut point ? Lisez ce livre. Ce sont les Mémoires d'un prêtre de 72 ans. Il remonte à son enfance et constate qu'il a vécu « trois siècles », le siècle de la diligence, le siècle de l'auto et de l'avion, et enfin celui de la bombe atomique. Il nous présente ici son « premier siècle » : entendez quelque peu au sens de l' « *œvum* » dont la durée se mesure au nombre d'actions qui s'y succèdent.

Notre auteur a su voir et observer. Il n'oublie rien ; il est sans complaisance pour lui-même — ce qui est rare dans des *Mémoires* — ni pour les autres, sans méchanceté non plus, à part quelques égratignures qui ajoutent un charme de plus à ses dires. Si nous comprenons bien, il y aura deux autres volumes, un par siècle. Dans ce premier tome, ce qui nous a plu tout particulièrement, c'est la description des études : 1° au grand Séminaire d'Aire-sur-Adour, de 1903 à 1907 ; 2° au Séminaire français, à Rome, en 1907 et 1908 ; 3° à l'Institut catholique de Toulouse, de 1908 à 1909 ; sans oublier l'intérêt des autres milieux : rural, militaire, professoral, aristocratique toujours présentés avec le même bonheur d'expression.

L'auteur porte sur ses maîtres, leurs méthodes, leur talent, leur caractère, des jugements qui ne manquent pas de sel. Il fait une critique trop dure sans doute, du régime intellectuel du Grand Séminaire, où dit-il, « il a reçu une formation solide, défendue contre le modernisme, par plusieurs atmosphères d'ignorance ». Il parle en termes émus et justes des cours du P. Billot au Collège romain, et de bien d'autres choses encore. Nous n'avons pas qualité pour juger de l'exactitude de ses notes, mais nous pouvons affirmer que leur intérêt est considérable. Il y a là des aperçus importants sur l'éducation des enfants et des aspirants au sacerdoce, sur les méthodes d'instruction qui invitent toujours à la réflexion, même si, sur un point ou un autre (comme par exemple la critique sur l'emploi du latin pour l'enseignement de la théologie), quelques réserves s'imposent. M. G. prétend qu'il est affligé d'une grande insensibilité cardiaque. Mais nous le croyons sensible, et même hypersensible à certaines choses telles que la beauté et la laideur, la vérité et le mensonge, l'élégance et la gaucherie du style, etc. En un mot, si nous ne craignions de commettre un mauvais calembour, — qui serait bien ecclésiastique au demeurant, — nous dirions que pour s'égayer, il n'est rien de tel que de lire Gaye !

Jean MAURY et René PERCHERON. — **Itinéraires romains.** Nouvelle édition revue et augmentée. — In-16 de XXVIII + 748 p. et deux plans dépliables. — Paris, Lethielleux, 1958.

La première édition datait de 1950 ; elle reçut l'approbation laudative de Mgr Montini, au nom de la Cour Vaticane, et de nombreuses personnalités religieuses et universitaires. Celle-ci tient compte des aménagements, des fouilles, des restaurations, des réorganisations de musées, etc. opérés dans la Ville éternelle. Les deux dépliants donnent le plan d'Ostie et du Forum. 26 autres croquis sommaires aident à comprendre le texte ; l'éditeur a jugé à bon droit qu'un plan complet de la ville serait inutilisable dans un volume de format de poche et d'une épaisseur (broché) de près de 3 centimètres. Ainsi mis à jour, les *Itinéraires Romains* resteront l'indispensable *Vade mecum* des touristes et surtout des pèlerins.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 1a julii 1958

G. MICHEL, *vic. gen.*

Le gérant : C. GAILDRAUD

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)